

douloureuses à admettre et sont refoulées dans l'inconscient. Ce dernier trouvera ainsi des façons de satisfaire ces pulsions à travers divers comportements. Par exemple, selon Freud, le plaisir de téter le sein expliquerait non seulement le plaisir de fumer, mais aussi la dépendance à la cigarette ou encore à l'alcool: de tels comportements permettraient de satisfaire un besoin oral demeuré insatisfait chez l'enfant ou auquel ce dernier serait resté accroché.

Après la Première Guerre mondiale, Freud a introduit ce qu'il a appelé les pulsions de mort, caractérisées par des tendances à l'agression et à la destruction orientées tantôt vers les autres, tantôt vers soi. Malgré son appartenance aux pulsions de mort, l'agressivité peut néanmoins être sublimée, c'est-à-dire s'exprimer de façon socialement acceptable, à travers, par exemple, le travail du chirurgien qui détruit une tumeur ou celui du boxeur qui combat dans le ring.

8.2.3 La motivation selon l'approche comportementale

Les théories précédentes cherchent à expliquer le comportement motivé en mettant l'accent sur les forces internes de l'organisme. Pour les tenants de l'approche comportementale, par contre, ce sont principalement les forces externes issues de l'environnement qui sont à la source des diverses composantes de la motivation. Les comportements dits « motivés » ne seraient alors que des réactions à l'environnement, la plupart de ces réactions ayant été apprises. Par ailleurs, alors que certains auteurs mettent principalement l'accent sur l'apprentissage par conditionnement, d'autres insistent davantage sur l'apprentissage par observation de modèles.

Ainsi, selon les principes du conditionnement, la fréquence d'un comportement peut être augmentée ou diminuée selon qu'il est suivi par un agent de renforcement ou de punition. Le caractère renforçant ou punitif de l'agent peut être inné, comme de l'eau pour un individu assoiffé, ou acquis, comme l'argent pour l'individu ayant appris qu'en donnant de l'argent, il peut se procurer un objet agréable. La notion de renforçateur appris a été mise en évidence chez l'animal dès la première moitié du siècle dernier dans une recherche où l'on renforçait un singe en lui donnant des jetons, le singe ayant auparavant appris qu'en insérant un jeton dans une machine, il pouvait recevoir un fruit (Wolfe, 1936).

Le rôle de l'observation, mis en évidence dans le domaine de l'apprentissage social (voir le chapitre 5), peut également contribuer à expliquer la motivation à la source d'un comportement. Comme l'ont démontré les études dans ce domaine, nombre de comportements sont appris à la suite de l'observation de modèles. Il semble d'ailleurs que le comportement maternel soit appris de cette façon, du moins chez les primates supérieurs, dont l'humain (voir l'encadré 8.3, page suivante).

Toutefois, comme nous l'avons vu précédemment, qu'il s'agisse de stéréotypes sociaux ou de comportements individuels, la motivation à la base de l'imitation de ces comportements dépend beaucoup du fait que l'individu cherche à s'identifier ou, au contraire, à s'opposer au modèle observé. Par exemple, un individu pourrait être motivé à faire comme son père parce que celui-ci est son modèle ou, à l'inverse, être motivé à faire les choses très différemment de celui-ci parce qu'il n'a pas apprécié sa façon d'agir dans certaines circonstances.

8.2.4 La motivation selon l'approche cognitive

Les théories présentées brièvement dans cette section ont en commun d'expliquer le comportement motivé en faisant appel à une analyse cognitive de la situation en jeu, laquelle met l'accent sur l'environnement social d'une façon beaucoup plus importante que les théories abordées précédemment. Parmi les nombreuses positions théoriques qui pourraient être rapportées ici, nous nous limiterons à l'une des plus importantes, la théorie des attributions causales.



Bon exemple de la façon dont l'agressivité peut être sublimée dans une activité socialement acceptable, Antoine Valois-Fortier s'est mérité la médaille de bronze à la compétition de judo des Jeux olympiques de Londres en 2012.

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Chez les humains, l'instinct maternel ne serait pas inné.



L'instinct maternel : mythe ou réalité ?

Pour la plupart des gens, les hommes autant que les femmes, les mères savent d'instinct comment se comporter avec un enfant, alors que les pères « ne savent pas vraiment comment s'y prendre ». Mais qu'en est-il au juste de cette croyance ?

Chez le singe rhésus, une espèce très près de l'homme, des guenons qui n'avaient pas été élevées par leur mère n'étaient pas portées à s'occuper de leur propre rejeton. Non seulement elles ne prenaient pas leur bébé contre elles lorsqu'il venait à elles, ce qui est le comportement typique d'une guenon élevée en milieu naturel (voir la photo de gauche), mais elles étaient aussi portées à l'éloigner, parfois même à le maltraiter ; tout au plus toléraient-elles que le jeune s'accroche à elles par derrière (voir la photo de droite) (Harlow et Harlow, 1966 ; Seay, Alexander et Harlow, 1964).

Un comportement instinctif étant, par définition, présent chez tous les membres normaux d'une espèce, le comportement maternel n'est donc pas déterminé de façon instinctive chez le singe. Il peut toutefois se développer, ainsi qu'en témoignent diverses recherches (Ruppenthal, Arling, Harlow, Sackett et Suomi, 1976).

Dès lors, même si les études effectuées avec des singes ne pourraient pas l'être avec des humains – à tout le moins sur le plan éthique –, on est amené à penser que, si le comportement maternel n'est pas déterminé par un instinct chez le singe, il en est *a fortiori* de même chez l'humain.

Or, même si l'on tient pour acquis que le comportement maternel n'est pas inné chez l'humain, son importance n'en est pas moindre pour autant. En effet, d'après McElwain et Booth-LaForce (2006), la sécurité de l'attachement mère-enfant, essentielle pour que l'enfant puisse bien se développer sur le plan socioaffectif, dépend de la sensibilité de la mère par rapport à la détresse de l'enfant dans les six premiers mois.



Le comportement typique d'une guenon élevée avec une mère naturelle (photo de gauche) contraste avec celui d'une guenon élevée avec une « mère substitut » recouverte de tissu, mais immobile (photo de droite).

Il importe donc de bien connaître les facteurs qui vont influencer sur le développement de cette sensibilité à la détresse. D'après Shin, Park et Kim (2006), ces facteurs seraient principalement : 1) l'identité maternelle, c'est-à-dire le fait que la femme se perçoive comme une mère ; 2) l'attachement que la mère développe envers l'enfant durant la grossesse ; 3) le soutien social que la mère reçoit de son environnement. Il reste alors à mieux comprendre de quelle façon ces facteurs interviennent et comment favoriser leur présence.

On constate ainsi que le comportement maternel est loin d'être instinctif, comme on est souvent porté à le croire. Il apparaît donc que toute autre personne (père, parent, etc.) qui aurait développé une sensibilité à la détresse de l'enfant pourrait jouer le même rôle sécurisant pour l'enfant. Et l'on ne parlerait pas d'instinct pour autant !

Sans nier l'intérêt des autres facteurs pouvant expliquer la motivation, le psychologue autrichien Fritz Heider (1944, 1958) et le psychologue américain Harold Kelley (1967), deux auteurs qui s'inscrivent dans l'approche cognitive, ont mis l'accent sur le point suivant : de façon générale, le comportement dépend beaucoup de la manière dont on interprète les événements passés et, plus particulièrement dans le cas de la motivation, du processus par lequel on s'explique les événements et les comportements, c'est-à-dire du processus d'**attribution causale**. Ainsi, le fait qu'un individu soit motivé ou non à adopter ou à ne pas adopter un comportement est très influencé par ce à quoi il « attribue » la cause d'une réussite ou d'un échec passé.

Actuellement, la théorie des attributions causales propose quatre dimensions causales de nature cognitive. Les trois premières dimensions ont été définies par le psychologue américain Bernard Weiner (1979, 1986) : il s'agit du lieu de causalité, de la stabilité de la cause et de la contrôlabilité de la cause. Le tableau 8.1 présente ces trois dimensions cognitives en prenant comme exemple le cas d'un étudiant qui vient d'échouer à un examen.

Attribution causale

Processus par lequel on s'explique les événements et les comportements.

TABLEAU 8.1

Les dimensions cognitives intervenant dans l'attribution causale selon Weiner

Lieu de causalité	Dimension cognitive		Exemple de comportement adopté
	Stabilité de la cause	Contrôlabilité de la cause	
Interne « C'est moi qui n'ai pas assez étudié. »	Variable « Ce genre d'échec ne m'arrive pas souvent. »	Contrôlable « Je peux mieux me préparer. »	« La prochaine fois, je vais me préparer correctement. »
		Incontrôlable « Je ne pouvais pas étudier davantage à cause de mon travail à l'extérieur. »	« Je vais demander à mon patron de faire moins d'heures pour avoir plus de temps à consacrer à mes études. »
	Stable « Ça fait plusieurs fois que j'échoue. »	Contrôlable « Je peux trouver ce qui ne va pas et corriger ma façon d'étudier. »	« Je vais demander au professeur de m'aider à améliorer ma façon d'étudier. »
		Incontrôlable « La matière est trop difficile pour moi. »	« Je vais aller rencontrer mon conseiller pédagogique pour qu'il m'aide à me réorienter. »
Externe « C'est le professeur qui a fait un examen trop difficile. »	Variable « Ce professeur n'a pas l'habitude de donner des examens difficiles. »	Contrôlable « Le professeur est réceptif aux suggestions des étudiants. »	« Je vais aller rencontrer le professeur pour lui parler de la difficulté de son examen. »
		Incontrôlable « Le professeur n'est pas réceptif aux suggestions des étudiants. »	« Je vais mieux étudier en espérant que le prochain examen ne sera pas aussi difficile. »
	Stable « Ce professeur nous donne régulièrement des examens difficiles. »	Contrôlable « Il est possible de porter plainte auprès de mon association étudiante et de la Direction des études. »	« Je vais proposer à mes confrères de porter plainte auprès de mon association étudiante et de la Direction des études. »
		Incontrôlable « On a déjà porté plainte contre ce professeur, et cela n'a rien donné. »	« Je vais aller rencontrer le professeur pour qu'il m'explique ses exigences et qu'il me dise comment je devrais m'y prendre pour mieux étudier. »

Source: Weiner, 1979, 1986.

La première dimension cognitive en jeu est la façon dont est perçu le **lieu de causalité**, c'est-à-dire le lieu perçu comme étant celui auquel se rattache la cause de l'événement. Ce lieu peut être interne, si l'individu considère que la cause réside en lui-même, ou externe, s'il considère plutôt que la cause est liée à la chance, au hasard ou à une autre personne. Par exemple, l'étudiant qui échoue à un examen expliquera-t-il cet échec par le fait que lui-même n'a pas assez étudié (lieu de causalité interne) ou dira-t-il que l'examen du professeur était trop difficile (lieu de causalité externe)?

Quel que soit le lieu auquel la cause d'un événement se rattache, une deuxième dimension cognitive intervient, à savoir la **stabilité de la cause** attribuée à cet événement. Il peut s'agir d'une cause dont l'occurrence est variable ou, au contraire, qui se reproduit avec une certaine régularité (c'est-à-dire une certaine stabilité). Par exemple, si l'étudiant considère que son échec est dû à sa mauvaise préparation, est-ce un cas isolé (cause variable) ou est-ce un cas régulier (cause stable) ou non (cause variable) de la part de ce dernier?

Enfin, la troisième dimension proposée par Weiner est la **contrôlabilité de la cause**, c'est-à-dire la capacité qu'a ou non l'individu d'exercer un contrôle sur la cause telle que perçue à partir des deux autres aspects. Dans quelle mesure, par exemple, l'étudiant a-t-il l'impression d'avoir le contrôle ou non sur la cause de son échec, qu'il perçoive le lieu de causalité comme étant interne ou externe, ou encore la cause comme survenant de façon régulière ou non?

Lieu de causalité

Dans la théorie des attributions causales, dimension cognitive référant au lieu perçu comme étant celui auquel se rattache la cause d'un événement; peut être interne ou externe, selon que l'individu considère que la cause réside en lui-même ou qu'elle est liée à la chance, au hasard ou à une autre personne.

Stabilité de la cause

Dans la théorie des attributions causales, dimension cognitive selon laquelle la cause d'un événement survient ou non avec une certaine régularité.

Contrôlabilité de la cause

Dans la théorie des attributions causales, dimension cognitive selon laquelle la cause d'un événement est contrôlable ou non par l'individu.